
UC-NRLF
$B 85 260



des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-Oise. Mém. t. 18 (1894))

M. DE BACOURT

ET

LA DUCHESSE DE DINO

PAR

G. MONOD

VERSAILLES
IMPRIMERIE Vve E. AUBERT
6, avenue de Sceaux, 6

—

1894

M. DE BACOURT

ET

LA DUCHESSE DE DINO

la salle s'est levée et des cris assourdissants; des trépignements de pieds, des bravos, ont retenti pendant dix minutes; ils ont recommencé cinq fois. Il en a été presque de même pour la santé du duc de Wellington. Les ministres qui, excepté Lord Grey et Lord Palmerston, étaient tous présents, ont fait une assez triste figure (1). Les dames se sont levées à 9 heures, et j'ai profité de la petite confusion que cela a produit pour m'esquiver.

« En rentrant chez moi, j'ai trouvé le petit billet de Mme de Liéven (2), que je vous envoie, afin de vous montrer que je me maintiens dans de très bons termes avec cette fière ambassadrice aux grands airs. Le nom du Duc (3) m'a tenté. J'ai changé de toilette en cinq minutes, et j'ai été passer une heure à Asburnham-house, où il y avait compagnie choisie. Mes récits du dîner que j'ai faits avec mesure ont cependant été accueillis avec enthousiasme, et j'ai pu féliciter le Duc sur un succès qui était rendu plus grand par son absence du dîner. Il s'est beaucoup informé de vous et de M. de Talleyrand. Je lui ai donné les dernières nouvelles que j'avais.

« Je pense avec vous que c'est miraculeux que jusqu'à présent je n'aie pas souffert de grands maux d'estomac. Je crois qu'il faut attribuer cela au régime plus exact des heures de la nourriture, d'un travail plus régulier et de cette absence de tracasseries de chaque instant qui a le plus contribué à me soutenir dans l'état où je suis à présent. Je vous avoue que c'est cette idée qui m'inspire une telle déplaisance de rentrer sous le joug de la mauvaise humeur de M. de Talleyrand. Vous avez beau me le dépeindre comme étant devenu un mouton, et d'ailleurs il y a entre nous un fossé qui ne peut se combler. Je puis lui pardonner les torts qu'il a eus à mon égard, les mettre sur le compte de son âge, de sa santé, des affaires, mais je n'en ai pas moins pris la détermination de vivre ici de Clerc à Maître (4), et de ne jamais redevenir pour lui ce que j'ai été. Une fois hors des affaires et placés tous les deux sur un terrain neutre, les positions changent et nous pouvons très bien vivre en paix. Aussi je

(1) C'étaient Lord John Russell, Lord Althorp, Lord Brougham, Lord Melbourne, etc.

(2) Mme de Lieven, ambassadrice de Russie à Londres, habitait Asburnham-house.

(3) Duc de Wellington.

(4) C'est-à-dire : rendre compte de ma gestion comme chargé d'affaires et rien de plus.

12

ne veux pas que vous m'accusiez, mon amie, de chercher à placer une barrière insurmontable à notre réunion. Non, je ne vous manquerai jamais par le cœur, ni par le fait, quand le fait dépendra de ma volonté.....

« Vous passez d'une angoisse dans une autre, mon amie. Voilà A... à peine parti, que la Princesse menace de quitter définitivement la compagnie. Ce doit être un triste spectacle que celui de la décomposition de cette pauvre femme, encore faudrait-il mieux que cela finît promptement ; ses cendres reposeraient à Valençay, et ce serait une pensée douce pour elle, j'en suis sûr. Je reconnais bien votre bon cœur, votre nature de sœur grise dans les soins que vous lui prodiguez. Je voudrais cependant vous voir cette corvée de moins. C'est très gentil à Paulinette de vous suppléer près de son grand-père (1)....

« Vous faites, mon ange, un très beau morceau dans votre lettre sur les femmes perfides qui enlèvent aux autres leurs amours ou qui, dans leurs confidences malfaisantes, distillent le fiel de la jalousie ; je partage toutes vos idées à cet égard. C'est pour cela que je suis convaincu que moins il y a de confidents d'une relation intime, mieux cela vaut. J'abonde encore bien davantage dans votre opinion sur la nécessité pour les gens qui s'aiment de fuir le monde et de choisir un petit coin bien caché.....

« Non, ma belle dame, je ne vous trouverai jamais rabâcheuse, parce que tout ce qui se passe autour de vous ne peut jamais être du rabâchage pour moi. Ainsi, jolie pie borgne, bavardez toujours et vous ne bavarderez jamais aussi longuement et aussi sottement que moi dans cette longue lettre-ci.

« Vous vous êtes moquée de moi en me donnant votre opinion sur le livre de M. Mérimée (2), mais c'est égal, vous m'avez fait rire. Vous en avez très bien compris le but et l'intérêt ; vous avez très bien vu qu'il s'agit, selon le titre, d'une double méprise, et que si le diplomate a le tort de saisir sans passion une bonne fortune qui s'adresse à lui, la dame a le beaucoup plus grand tort de se laisser saisir ou de se faire saisir sans savoir à qui elle a affaire. Avis aux

(1) Pauline, fille de la duchesse, était restée auprès de son grand-père, Archambault-Joseph de Talleyrand, pendant que sa mère était à Valençay auprès de Talleyrand et de la princesse.

(2) *La Double Méprise*, qui venait de paraître.

dames qui s'enthousiasment pour le premier venu, et qui, lorsqu'elles se sont monté la tête, croient avoir pour cela une grande passion... »

Cette jolie lettre se termine sur cet avis au lecteur. M. de Bacourt, comme il le prévoyait, retrouva avec Talleyrand des relations agréables, quand celui-ci ne fut plus ambassadeur. Il lui inspira assez de confiance pour être choisi par lui comme exécuteur testamentaire. Nous voudrions bien que la bonne fortune qui a fait tomber entre nos mains la lettre que nous publions ici en partie nous eût aussi fait découvrir quelque document nous renseignant sur la manière dont il a procédé à la copie des fameux Mémoires. Il est bien à craindre que l'énigme reste à jamais irrésolue.

Versailles. — Imp Vve E. Aubert.

